

Le feuilleton : fumée : [suite]

Autor(en): **Dumur, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 23

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215631>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

connaissant les bienfaits et l'utilité de la culture intellectuelle.

Pourquoi beaucoup d'hommes tiennent encore les exercices physique en bien mauvaise estime ?

En voici peut-être une des raisons :

Je me souviens toujours avec plaisir de mes leçons de gymnastique et, lorsque j'y songe, je revois également les efforts désespérés de certains de mes camarades aux prises avec les « perches » ou la « corde lisse » dont à tout prix il leur fallait atteindre le sommet. C'était précisément les meilleurs élèves de la classe. Un seul domaine leur restait fermé : la gymnastique. Au pied des « perches » ils prenaient conscience, — les pauvres gosses, — de leur impuissance musculaire. Ah ! c'était ce jour-là, le jour de la grande revanche pour les cancre. Comme ils aimaient à écraser du haut de leur supériorité physique, les petits savants, désespérés sous l'œil menaçant du maître et le sourire ironique des camarades.

Serait-ce que pour atteindre aux plus hauts sommets, l'intelligence seule ne suffirait pas !

Bien vite alors ils dédaignaient l'effort physique et, comme la note de gymnastique passait inaperçue aux yeux de leurs parents, et qu'on pouvait très bien terminer brillamment ses études sans être jamais parvenu au sommet des « perches », ceux-là mêmes qui eussent mérité que l'on s'occupât spécialement d'eux désertaient la halle de gymnastique en présentant une dispense conçue en bonne et due forme.

A vouloir trop exiger en commençant on n'obtient aucun résultat.

Les besoins de l'enfant sont des directeurs raisonnables : l'enfant a besoin de jouer, qu'il joue. Le jeu développera en lui ses forces musculaires et même ses aptitudes intellectuelles. Et le petit savant débile pourra au début, à défaut d'habileté, de souplesse et de force physique, faire preuve d'une plus grande intelligence du jeu en attendant que son corps ait atteint par l'exercice librement consenti un plus grand développement.

Le sport doit être un moyen propre à atteindre un but et non un but lui-même. R. Molles.

ON ESSAIE LES POMPES

NOUS parlons du temps de nos arrière-grand-pères. Dans de nombreuses localités du canton de Neuchâtel, duquel il s'agit, comme du reste dans le canton de Vaud, on essayait les pompes le jour de l'Ascension. Cette coutume date de loin, paraît-il.

Ces essais ne se terminent pas toujours d'une façon très correcte. Cela va bien pendant que le tambour bat et que les privilégiés qui ont des galons cousus à leur manche de veste commandent : *En avant, marche !... Halte !... Les pompiers de la pompe N° 1 sont priés de pomper.*

Notez que la pompe N° 1 est unique dans le village ; c'est égal, c'est la pompe N° 1.

Tout va bien encore pendant que le pistonnier inonde les toits et les gamins dont les clameurs remplissent la rue. Les pompiers ont alors d'autres allures qu'à l'ordinaire ; ils savent que de toutes les fenêtres des yeux les observent, et que le moment est là de faire voir si oui ou non ils sont tournés comme des hommes doivent l'être.

Mais, plus tard, adieu la marche en mesure au son du tambour ; adieu l'air presque solennel que donnent à ceux qui ont été choisis pour les porter les galons argentés et dorés ; adieu la position correcte des casques et des gourdinettes à la place même qui leur est assignée, du bout du menton au bout de la tête.

Adieu surtout la confiance et la tranquillité dans le cœur des femmes de tous ces pompiers, qui, sitôt leurs exercices terminés, se dirigent sans faux mouvement vers les auberges du village.

Pauvres femmes ! elles soupirent en pensant à ce que la fin de la journée pourrait bien leur amener.

C'est tout ce que pouvait faire madame Louise, ma voisine, le soir de la dernière Ascension, soupirer !...

Depuis plusieurs heures déjà, elle était sans nouvelles de son mari et un grand souci faisait battre son cœur, car elle savait, l'expérience aidant, que

les séjours à l'auberge de son seigneur et maître amenaient généralement éclats de tonnerre et tout l'accompagnement d'un cyclone en règle. Aussi, pour rendre à ses poumons l'air qui, par moments, semblait leur manquer, se mettait-elle souvent à la fenêtre pour mieux respirer.

Malgré la nuit qui s'avavançait, elle eut le plaisir de voir passer une de ses amies faisant aller devant elle une poussette dans laquelle dormait un bébé :

— Eh ! c'est vous, Adèle !... qu'il y a pourtant longtemps que je ne vous ai vue !... Que faites-vous encore dans notre coin à ces heures, vous qui sortez si rarement ?

— Eh bien ! j'ai pensé comme ça : si tu allais un peu par le village avant de mettre coucher le petit, tu pourrais peut-être entendre où ces pompiers se tiennent, car j'aime assez savoir où est le nôtre, et à présent je suis au courant : ils sont chez Alexandre, au haut du village.

— Alors, nous voilà belles ! quand ils sont là, ils n'ont plus ni parents ni amis ! Je ne sais pas ce qu'il peut y avoir là pour tant les retenir : quand ils y sont installés, je crois qu'ils ne remueraient pas même si l'on sonnait au feu !

— Oh ! pour te qui est de se remuer, je vous assure qu'ils ne s'en privent pas : quand j'ai passé devant l'auberge, j'ai entendu un tapage à vous fendre les oreilles... Peuvent-ils parler, ces hommes, et crier, et taper sur les tables !... Ah ! si c'était nous !...

— Comment ! ils tiennent un pareil train ? Est-y possible, qu'allons-nous encore voir aujourd'hui ?... Pauvre Louise, ce n'est pas pour rien que le cœur me bat d'une Ascension à l'autre ! Ah ! cette pompe ! Mme Adèle craint l'air du soir pour son garçon et s'éloigne avec sa poussette, mais le visage bouleversé de son amie lui a fait de la peine, aussi, elle se retourne au bout d'un instant et lui crie d'une voix encourageante :

— Enfin, vous savez, Louise ! c'est vrai qu'ils font un rude vacarme, mais ils ne se battent pas encore !



* FUMÉE *

VII

En somme, le commerce de mon oncle David allait bien. L'année avant mon départ pour l'Allemagne, il avait même pu, sans se gêner, et grâce aux profits, restaurer de fond en comble le magasin, agrandir l'arrière-boutique et qui, plus est, recréer la maison entière.

Il fit aussi passer en couleur les deux bancs devant la maison. Quand je dis les deux, je me trompe : un seul fut raboté et peint en vert comme les volets ; l'autre resta intact, seul débris antique au milieu de toutes ces nouveautés reluisantes. « Le père Legrand pourrait être dépaycé si l'on rafraîchit sa place, avait dit mon oncle. Il est vieux et aime les choses vieilles. » On résolut donc de ne pas toucher au deuxième banc. Et pourtant, je vous assure qu'il en coûta à David Richard de supporter une pareille disparate devant sa maison devenue si blanche. Il ne fallait rien moins que le respect qu'il portait au père Legrand pour contrebalancer cette rage de tout vernir, qui s'était emparée de lui.

Le père Legrand était un voisin. Chaque jour, vers dix heures, lorsque le soleil commençait à devenir chaud, il s'avavançait à petits pas, s'appuyant sur sa canne, les pieds bien chaussés dans de gros souliers de loutre. Il traversait la rue et, parvenu devant la maison de mon oncle, il s'asseyait sur le banc que celui-ci avait mis à sa disposition. C'était toujours au même bout. Il étendait les jambes et, là, au soleil, laissait couler les heures.

A quoi pensait-il ? On ne sait trop. Probablement au bien-être qu'on éprouve, lorsqu'on est avancé en âge, à sentir une douce chaleur pénétrer des membres engourdis ; peut-être au temps passé, à sa jeunesse, à sa mère. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette place sur le vieux banc devant la maison, était son bonheur de tous les jours, sa place. Les gens du voisinage les avaient si bien que le matin, avant dix heures, ils n'avaient pas l'idée d'occuper le banc et

de prévenir ainsi le possesseur légitime. « Le père Legrand va arriver, disaient-ils, il ne faut pas le gêner. » Et chacun se retirait.

A 10 heures, le vieillard sortait de la maison faisant face à la nôtre, approchant tout doucement comme la veille, et, comme la veille, s'établissait les jambes au soleil, les mains sur le pommeau de sa canne en guise de coussinet et le menton par dessus. Il n'en bougeait. Lorsque le menton était fatigué, il appuyait le front et parfois aussi se renversait en arrière contre le dossier.

Pour éviter l'ombre projetée par le toit de la maison voisine, il suivait la marche du soleil. Le matin, il était à l'un des bouts du banc, le soir à l'autre. Suivant la place qu'il occupait, on pouvait dire : Il est trois heures, ou bien : le soleil va se coucher.

Quelques personnes prétendaient que le père Legrand avait été militaire sous Napoléon, fourrier, disaient-elles, et elles nommaient les batailles auxquelles il avait assisté. Au passage de la Bérésina, il s'était particulièrement distingué. L'empereur avait voulu le nommer capitaine du coup, mais il avait modestement refusé, se contentant de la croix. D'autres assuraient que le vieillard était un ancien horloger qui, après avoir habité Paris pendant nombre d'années, y vivant de son état, était revenu en Suisse, sa patrie, pour y mourir.

Quelques-uns disaient savoir de bonne source que le prétendu horloger n'était autre qu'un millionnaire ruiné, grâce à son trop de confiance et à son bon cœur. « Voyez-le un peu, ajoutaient-elles, n'a-t-il pas l'air d'avoir été riche ? » Le fait est que sous ses cheveux blancs et malgré ses habits modestes, le père Legrand avait un air de distinction qui frappait à première vue. Bref, les suppositions les plus diverses, les histoires les plus étranges avaient salué l'arrivée du vieillard dans notre petite ville, et si l'on eût voulu donner foi à tous les faits prétendus certains qui se rattachaient à sa personne, on eût vu en lui : un soldat, un ancien maître d'école, un ex-millionnaire, un émigré, revenu dans son pays après trente ans d'Amérique, un valet de chambre du roi de Hongrie, disgracié à cause de sa franchise, un pharmacien, un avocat, un fabricant d'allumettes chimiques, un constructeur de ballons, que sais-je encore ?

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il ne vint jamais à l'esprit de personne de proclamer le père Legrand un échappé des bagnes ou un chef de brigands infirme. C'est qu'aussi le bon vieillard avait un visage si ouvert ! Quoiqu'il adressât rarement la parole à quelqu'un, tout le monde le respectait. D'ailleurs s'il ne parlait guère aux grandes personnes, il avait presque chaque soir un petit groupe d'enfants autour de lui, et ces enfants le chérissaient ; il les connaissait par leurs noms, leur racontait des histoires, et jamais pendant qu'ils étaient avec lui, ils n'auraient songé à se chicaner ou à tourmenter un animal. Avec le père Legrand, le vers du fabuliste :

« Cet âge est sans pitié »

n'était plus de saison.

Du reste, depuis longtemps, on ne s'occupait plus des antécédents de notre personnage ; les histoires, faites à plaisir sur son compte étaient oubliées, et l'on se contentait, lorsqu'il était question de lui, de ce que personne n'avait jamais ignoré, savoir que le père Legrand était déjà bien vieux déjà lorsqu'il était arrivé dans notre ville, un sac militaire sur le dos, il y avait six ans. Comme il demandait la maison du major Dumarel, on lui avait répondu que celui-ci était mort, mais que sa femme habitait une maison tout près. Il s'y était fait conduire. Arrivé devant madame Dumarel, il lui avait remis une lettre. Celle-ci avait beaucoup pleuré en la lisant, et dès lors le vieillard était resté chez elle, soigné et chéri comme un père par la veuve et sa jeune enfant.

L'étranger, à ce qu'il paraissait, avait rendu des services au major défunt.

(A suivre.)

Benjamin DUMUR.

Royal Biograph. — Le nouveau programme comprend « Le cirque de la mort », le film le plus populaire présenté jusqu'ici. Avec cela deux nouveaux épisodes de « Barrabas » : « La justice des hommes » et « La villa des Glycines », deuxième et troisième épisodes. Jusqu'à nouvel avis, tous les dimanches, matinée ininterrompue dès 2 heures et demie.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACÉ

G. 162 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT.
J. MONNET, édit. resp.